Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 5

Artikel: Curiosité de femme
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197386

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-septième année. N° 5. Samedi 4 février 1899.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
Etranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse** : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames** : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Malades et médecins.

L'hiver doux dont nous sommes favorisés — si faveur il y a — fait les délices des médecins. Ces messieurs ne savent où donner de la tête. Pas de maison où il n'y ait un ou deux malades.

Coryzas, bronchites, pleurésies, pneumonies, rhumatismes de tous genres naissent et multiplient comme poissons dans l'onde, au sein de l'atmosphère humide et maligne dans laquelle nous vivons.

Toutes les drogues de l'univers sont mises à contribution, avec plus ou moins de succès, et, derrière leurs pilons et leurs alambics, les pharmaciens affairés sourient malicieusement.

Il faut bien que tout le monde vive.

Pendant ce temps, les pauvres patients éternuent, se mouchent, toussent, crachent ; ils gémissent sous les coups de lance du rhumatisme, plient sous le joug du lombago. A côté de leur lit de douleur, sur la table de nuit, s'alignent les bouteilles de toutes formes, aux bouchons encapuchonnés de papiers multicolores, aux étiquettes couvertes de nombres cabalistiques et de noms barbares, aussi indéchiffrables les uns que les autres. Dans ces bouteilles, que l'on agite toujours, par ordonnance du pharmacien et aussi un peu par tradition, sont les drogues de couleur étrange, que, une fois, deux fois, trois fois par jour ou même toutes les heures, le malade prend par cuillerée, en grimaçant et souvent sans conviction.

Tous les jours — plutôt deux fois qu'une — le médecin vient voir son client. La distance ni les étages ne le retiennent. Hélas, c'est la profession qui le veut.

— Eh bien, comment ça va-t-il aujourd'hui, mon cher malade ? demande-t-il, en s'approchant, le sourire sur les lèvres.

— Peuh ! peuh ! docteur, ça ne va guère mieux. Il me semble même que...

— Allons, allons, ne vous découragez point. Montrez-moi votre pouls ?... Il est bon... Cependant, pas d'imprudences. Surtout, ne vous levez pas.

— Dois-je finir la bouteille que vous m'avez ordonnée hier ? J'en ai pris déjà quatre cuillerées.

— Quatre cuillerées ! c'est assez. Laissez-moi cela. Je vais vous prescrire autre chose.

Trois ou quatre mots illisibles, tracés à la hâte sur un feuillet de papier. « Voici, dit-il ; vous en prendrez une cuillerée, toutes les heures. Je reviendrai d'ailleurs ce soir ».

— Oh ! docteur, il n'est pas nécessaire de...

— Si, si, je préfère. Allons, au revoir et bon courage !

Le médecin est parti.

« Encore une ! » s'écrie alors la femme ou la mère du malade, en hochant la tête et en regardant d'un air incrédule les bouteilles qui encombrent la table de nuit.

— Que veux-tu, ce sera peut-être la bonne ? murmure, la tête dans les couvertures, le patient résigné.

Ce sera peut-être la bonne ! Hélas, il faut bien souffrir dans cette espérance. Aujourd'hui, tout le crédit de la médecine est dans ces bouteilles à agiter.

Il n'en fut pas toujours ainsi, si nous en croyons un souvenir qui nous revient à la mémoire, et que voici. Ce sera le mot de la fin.

* * *

Nous eûmes, il y a quelques années, la faveur de nous asseoir à la table d'un de nos médecins les plus distingués. Il est mort aujourd'hui, après une longue carrière, et sa mémoire est bénie par tous ceux qui l'ont connu, à quelque titre que ce soit.

Au moment du café, la conversation tomba sur la médecine et les médecins. Sur ce sujet, elle prit d'emblée un tour piquant, grâce à la présence d'un second membre de la docte Faculté.

On discourut longtemps des progrès réalisés dans le domaine de la médecine, de la chirurgie, surtout — qui semble avoir pris le pas sur sa sœur ; — on compara la manière des vieux médecins avec celle des nouveaux ; on constata — non sans regret — la facilité avec laquelle, aujourd'hui, dans les familles, on change de médecin, comme on change d'épicier ou de bottier. On allait conclure, sans conclusion.

« Eh bien, moi, fit tout à coup notre hôte, se levant et nous invitant à le suivre sur la terrasse, sans contester les progrès réalisés par la médecine, je crois qu'aujourd'hui on surfait un peu son pouvoir. Il ne faut pas tout attendre d'elle. En bien des cas encore, je reste fidèle à la vieille école, qui m'a formé. »

Là-dessus, il nous conta que, tout récemment, le hasard lui avait ouvert la porte d'une humble demeure, dans laquelle, depuis de longues semaines, gémissait une vieille, dont l'âge, le travail et la misère avaient fini par vaincre l'endurance. Seule auprès d'elle, pour la soigner, sa petite fille, une enfant de quatorze ans.

Une odeur insupportable de renfermé vous arrêtait sur le seuil. Le grabat sur lequel était couchée la malheureuse n'avait plus de nom ; depuis trois semaines, au moins, il n'avait pas été renouvelé.

« D'abord, ouvrons les fenêtres », dit notre hôte. Aussitôt, un bon petit air frais, tout imprégné des senteurs de la campagne, et qui ne demandait qu'à entrer, fit irruption. A ses caresses, les pommettes de la malade reprirent tout de suite un peu de couleur.

Aidé par l'enfant, le médecin arrangea le lit, y mit des draps propres, releva l'oreiller.

Après cela, désignant les bouteilles de drogues qui couvraient la table : « Laissez-moi tout cela pour le moment ». Puis, il conduisit l'enfant au jardin, lui montra les petites fleurs qui souriaient au soleil du bon Dieu : « Avec ces fleurs, dit-il, tu préparera une tisane. Tu feras prendre cette tisane à ta grand'mère, avec quelques verres de vieux vin, que je vais t'envoyer, et tout ira bien ».

Ce n'était pas tant de remèdes qu'il fallait à la pauvre femme, mais un peu de ce repos et de ces biens du monde, que le sort prodigue à quelques-uns et qu'il lui avait toujours refusés.

Revenant une semaine après, notre médecin trouva sa malade assise au soleil, devant sa porte.

— Alors, ça va mieux ? dit-il, en l'abordant.

— Oh, oui, monsieur le docteur, beaucoup mieux. Je crois bien que, grâce à vous et à vos bontés, j'ai renouvelé encore une fois.

En terminant sa petite histoire, notre hôte passa familièrement son bras sous celui de son collègue, puis, avec un fin sourire : « Eh bien, mon cher confrère, cela ne veut-il pas dire une chose ? »

— Eh quoi ?

— C'est que nos médecins d'aujourd'hui, dont je me plais d'ailleurs à reconnaître la science et le dévouement, ont parfois un tort.

— Lequel ?

— ...Ils croient un peu trop à la médecine !

X.

Le raccommodage.

Nous venons de parcourir une brochure publiée en 1875, qui traite tout particulièrement du rôle important que la femme joue dans l'économie nationale, en pratiquant l'ordre et en veillant à la conservation de tout ce qui est utile dans un ménage.

Qu'on nous permette d'en citer un passage. — Le fait que la population de la Suisse a augmenté dès lors ne change rien aux arguments de l'auteur, M. de Stein, quant au fond :

« Démontrons, par exemple, par des chiffres quelle importance il y a à raccommoder les bas et les chemises. Supposons que les 2 millions 500,000 habitants de la Suisse possèdent seulement en tout 8,000,000 de chemises, valant 20,000,000 de francs. Nul ne contestera qu'en raccommodant soigneusement les chemises, on peut les faire durer au moins 10 % plus longtemps, c'est-à-dire que, seulement pour cet objet, les femmes peuvent augmenter annuellement la fortune de la Suisse de 2,000,000 de francs.

« Si l'on fait le même calcul pour les bas, le linge de table et de cuisine, les habits, les ustensiles de ménage, etc., on se convaincra facilement que le rôle de la femme a une grande importance dans l'économie nationale.

» Supposons encore que dans chacune des 500,000 familles de la Suisse, il se perde en moyenne journellement 20 centimes en viande ou légume qu'on laisse se gâter, en bois que l'on brûle inutilement, etc. ; 20 centimes, ce n'est rien, n'est-ce pas ? mais 20 centimes par jour cela fait 73 francs par an ; 20 centimes par jour et par famille, cela fait journellement 100,000 francs pour la Suisse et 36,500,000 par an.

Curiosité de femme. — A l'occasion de la retraite de M. Deibler, comme bourreau de Paris, on a beaucoup parlé de lui et surtout de ses prédécesseurs, les Samson, qui se passè-

rent de père en fils le glaive de la loi, de 1688 à 1847.

Au temps des Samson, les bois de justice furent remisés à la Conciergerie et les personnes qui visitaient la prison demandaient parfois à les voir fonctionner. On allait alors chercher le Samson du moment qui, pour l'agrément des visiteurs, mettait l'horrible machine en mouvement. On guillotinait des bottes de foin. C'est Victor Hugo qui a raconté la chose.

Mais un jour, parmi les visiteurs, se trouva une Anglaise, qui voulut connaître dans ses moindres détails le fonctionnement de la guillotine.

— Monsieur Samson, dit-elle, comment fait-on quand l'homme est sur l'échafaud?

Le bourreau lui expliqua cette chose horrible et lui dit:

Nous appelons cela *enfourner*.

— Eh bien, monsieur Samson, dit l'Anglaise, je désire beaucoup connaître cela par moi-même.

Le bourreau eut beau se récrier, il dut consentir à satisfaire cet étrange caprice. Il fit donc asseoir l'Anglaise, lui lia les jambes d'une ficelle, les bras d'une corde derrière le dos, l'attacha à la bascule et l'y « boucla » avec une ceinture de cuir. Mais il voulut s'en tenir là.

— Non, non, il y a encore quelque chose! fit l'Anglaise.

Samson alors coucha la bascule, plaça la tête de la « patiente » volontaire dans l'horrible lunette et referma sur elle le capuchon de celle-ci. Ce n'est qu'à ce moment qu'elle se déclara satisfaite.

— J'ai vu le moment, s'écriait peu après le bourreau, où cette endiablée allait me dire: « Maintenant, laissez tomber le couteau! »

Il nous tombe par hasard sous la main un journal qui paraissait à Lausanne en 1836, sous le titre: *Bibliothèque populaire*. Nous y trouvons une relation du passage de la Bérésina, dont les détails nous ont vivement frappé. Nous ne connaissons pas l'auteur de ces pages, mais elles nous décrivent ce grand désastre de l'armée de Napoléon Ier d'une manière si saisissante qu'elles intéresseront sans doute nos lecteurs.

Passage de la Bérésina.

(26 novembre 1812).

Arrivés à un gué que le hasard avait fait découvrir en face de Studzianska, Napoléon et la grande armée se préparent à passer la Bérésina; pendant que les Français s'efforçaient d'attirer ailleurs l'attention de l'ennemi, on disposait secrètement des moyens de passage.

Ce ne fut que le 25 novembre, à cinq heures du soir, qu'Eblé arriva, suivi seulement de deux forges de campagne, de deux voitures de charbon, de six caissons d'outils et de clous, et de quelques compagnies de pontonniers. A Smolensk, il avait fait prendre à chaque ouvrier un outil et quelques clameaux.

Mais les chevalets qu'on construisait depuis la veille, avec les poutres des cabanes polonaises, se trouvèrent trop faibles. Il fallut tout recommencer. Il était désormais impossible d'achever le pont pendant la nuit; on ne pouvait l'établir que le lendemain 26, pendant le jour, et sous le feu de l'ennemi; mais il n'y avait plus à hésiter.

Trompés d'abord par les manœuvres des lieutenants de Napoléon, les diverses divisions de l'armée russe s'étaient éloignées; mais les Russes, enfin éclairés par le rapport de quelques prisonniers, et par diverses circonstances, devinent enfin les projets de l'empereur.

Dès lors, les trois armées russes, du nord, de l'est et du midi, se sentirent réunies; leurs chefs communiquèrent entre eux. Wittgenstein et Tchitchakof étaient jaloux l'un de l'autre; mais ils nous détestaient encore plus; la haine fut leur lien et non l'amitié. Ces généraux se trouvèrent donc prêts à attaquer à la fois les ponts de Studzianska, par les deux rives du fleuve.

C'était le 28 novembre. La grande armée avait eu deux jours et deux nuits pour s'écouler; il devait être trop tard pour les Russes. Mais le désordre régnait chez les Français, et les matériaux avaient manqué aux deux ponts. Deux fois, dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures: il se brisa une troisième fois, le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traîneurs dispersés dans les bois et dans les villages environnants n'avaient pas profité de la première nuit, et le 27, quand le jour avait reparu, tous s'étaient présentés à la fois pour passer les ponts.

Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut comme un signal: ils accoururent de toutes parts; ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit en un instant une masse profonde, large et confuse, d'hommes, de chevaux et de chariots, assiéger l'étroite entrée des ponts qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les gardes et par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que chariait la Béréslna. Il s'élevait de cette immense et horrible cohue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une grande clameur mêlée de gémissements et d'affreuses imprécations.

Les efforts de Napoléon et de ses premiers lieutenants pour sauver ces hommes éperdus, en rétablissant l'ordre parmi eux, furent longtemps inutiles. Le désordre avait été si grand que, vers deux heures, quand l'empereur s'était présenté à son tour, il avait fallu employer la force pour lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers de la garde, et Latour-Maubourg, renoncèrent par pitié à se faire jour au travers de ces misérables.

Le hameau de Zaniwki, situé au milieu des bois, et à une lieue de Studzianska, reçut le quartier impérial. Eblé venait alors de faire le dénombrement des bagages, dont la rive était couverte. Il prévint l'empereur que six jours ne suffiraient pas pour que tant de voitures pussent s'écouler. Ney était présent, il s'écria «qu'il les fallait brûler sur-le-champ.» Mais Berthier, poussé par le mauvais génie qui habite les cours, s'y opposa. L'empereur se plût à le croire par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus, et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur, et dont ces voitures renfermaient les vivres et la fortune.

Dans la nuit du 27 au 28, le désordre cessa par un désordre contraire. Les ponts furent abandonnés, le village de Studzianska attira tous ces traîneurs; en un instant il fut dépecé, il disparut, et fut converti en une infinité de bivouacs. Le froid et la faim y fixèrent tous ces malheureux. Il fut impossible de les en arracher. Toute cette nuit fut encore perdue pour leur passage.

Cependant Victor, avec six mille hommes, les défendait contre Wittgenstein. Mais, dès les premières lueurs du 28, quand ils virent ce maréchal se préparer à un combat, lorsqu'ils entendirent le canon de Wittgenstein tonner sur leur tête, et celui de Tchitchakof gronder en même temps sur l'autre rive, alors ils se levèrent tous à la fois, ils descendirent, ils se précipitèrent en tumulte, et revinrent assiéger les ponts.

Leur terreur était fondée: le dernier jour de beaucoup de ces malheureux était venu. Wittgenstein et Platof, avec quarante mille Russes de l'armée du nord et de l'est, attaquaient les hauteurs de la rive gauche, que Victor, réduit à six mille hommes, défendait. En même temps, sur la rive droite, Tchitchakof, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stochowa, contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes que soutenaient la vieille et la jeune garde, alors composée de deux mille huit cents baïonnettes et de neuf cents sabres.

Les deux armées russes prétendaient se saisir à la fois des deux issues des ponts, et de tout ce qui n'aurait pas pu se jeter au-delà des marais de Zembin. Plus de soixante mille hommes, bien vêtus, bien nourris et complètement armés, en assaillaient dix-huit mille à demi nus, mal armés, mourant de faim, séparés par une rivière, environnés de marais, enfin embarrassés par plus de cinquante mille traîneurs, malades ou blessés, et par une énorme masse de bagages. Depuis deux jours, le froid et la misère étaient tels que la vieille garde avait perdu le tiers de ses combattants, et la jeune garde la moitié.

Ce fait et le malheur de la division Pastourneaux expliquent l'effrayante réduction du corps de Victor, et cependant ce marchal contint Wittgenstein pendant toute cette journée du 28. Pour Tchitchakof, il fut battu. Le maréchal Ney, et ses huit mille Français, Suisses et Polonais suffirent contre vingt-sept mille Russes.

L'attaque de l'amiral fut lente et molle. Son canon balaya la route, mais il n'osa point suivre ses boulets, et pénétrer par la trouée qu'ils firent dans nos rangs. Pourtant, devant sa droite, la légion de la Vistule plia sous l'effort d'une forte colonne. Oudinot, Dombrowski et Albert furent alors blessés; on devint inquiet. Mais Ney accourut; il lança tout au travers des bois et sur le flanc de cette colonne russe Doumerc et sa cavalerie, qui la défoncèrent, lui prirent deux mille hommes, sabrèrent le reste, et décidèrent par cette charge vigoureuse du combat qui traînait indécis.

Tchitchakof, vaincu par Ney, fut repoussé dans Stachowa. La plupart des généraux du deuxième corps furent atteints; car, moins ils avaient de troupes, plus il fallait qu'ils payassent de leur personne. On vit beaucoup d'officiers prendre les fusils et la place de leurs soldats blessés.

Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide-de-camp du général Berthier, fut remarquée. Une balle le tua raide. C'était un de ces officiers de mérite, mais trop ardents, qui se prodiguent, et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant.

Pendant ce combat, Napoléon, à la tête de sa garde, resta en réserve à Brilowa, couvrant l'issue des ponts, entre les deux batailles, mais plus près de celle de Victor. Ce maréchal, attaqué dans une position très périlleuse, et par une force quadruple de la sienne, perdait peu de terrain. Son corps d'armée, mutilé par la prise de la division Pastourneaux, avait sa droite appuyée au fleuve. Une batterie de l'empereur, placée sur l'autre rive, la soutenait. Un ravin protégeait son front, la gauche était en l'air, sans appui et comme perdue dans la plaine haute de Studzianska.

La première attaque de Wittgenstein ne se fit qu'à dix heures du matin, le 28, en travers de la route de Borizof et le long de la Bérésina, qu'il s'efforçait de remonter jusqu'au passage; mais l'aile droite française l'arrêta et le contint longtemps hors de portée des ponts. Alors Wittgenstein, se déployant, étendit le combat sur tout le front de Victor, mais sans succès. Une de ses colonnes d'attaque voulut traverser le ravin: elle fut assaillie et détruite.

Enfin, vers le milieu du jour, le Russe s'aperçut de sa supériorité, il déborda l'aile gauche française. Tout alors eût été perdu sans un effort de Fournier et le dévouement de Latour-Moubourg. Ce général passait les ponts avec sa cavalerie. Il aperçut le danger, revint aussitôt sur ses pas, et l'ennemi fut encore arrêté par une charge sanglante. La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes du duc de Bellune. Ce maréchal resta maître des hauteurs de Studzianska, préservant encore les ponts des baïonnettes russes, mais ne pouvant les cacher à l'artillerie de leur aile gauche.

Pendant toute cette journée, la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite; encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils les avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces misérables avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos. Ils furent le signal d'un désespoir universel.

(La fin samedi.)

Tsi lo fratai.

Quand on va, la demeindze matin, tsi Frizolet, lo fratai, po sè férè racllià lè pai, se ia nion